

# DISCOURS DE M. P. DENYS

Professeur à l'Université de Louvain

---

Messeigneurs,

Mesdames,

Messieurs,

Au nom du Comité Organisateur, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue. Après quarante années de professorat, quarante années de dévouement à l'Université, à ses élèves, à ses confrères, le Professeur Maldague a demandé à être admis à l'éméritat. A ce moment l'on entendit, de multiples côtés, tant dans les milieux universitaires que médicaux, s'élever des voix réclamant l'organisation d'une manifestation Louis Maldague qui donnerait l'occasion à ses élèves et à ses amis de s'acquitter d'un devoir : témoigner publiquement au Maître leur reconnaissance et leur admiration. Ces voix se faisaient impératives et pressantes, et sous leur aiguillon, un Comité Organisateur fut rapidement constitué : il groupe les anciens assistants du Professeur Maldague, quatre-

vingt-deux médecins disséminés dans tout le pays, tant dans la partie flamande que dans la partie wallonne, et qui tous offrirent leur adhésion enthousiaste. Nous n'en voulons comme preuve que l'affluence que connut la réunion plénière de ce comité, le 5 mai dernier, et ce malgré les distances à parcourir. Ce fut déjà une petite manifestation, une manifestation en miniature, à laquelle le jubilaire, il est vrai, n'était présent que dans nos cœurs et nos esprits.

Un Comité d'Honneur fut constitué. Les autorités académiques et des personnalités éminentes du monde médical, belges et étrangères, furent sollicitées. Elles répondirent à notre appel avec empressement, et beaucoup tinrent à nous dire, à cette occasion, en quelle haute estime elles tenaient le jubilaire de ce jour et combien elles considéraient que c'était pour elles un grand honneur que de pouvoir, de la sorte, lui rendre hommage. Nous leur en exprimons nos sincères remerciements. Enfin, son Eminence le Cardinal Van Roey voulut accorder son haut patronage à cette manifestation. Nous tenons à l'assurer de nos sentiments de respectueuse gratitude.

Cher Maître,

J'ai le privilège d'avoir été, durant de nombreuses années, votre assistant. C'est ce privilège qui me vaut aujourd'hui de devoir retracer votre carrière et d'être votre panégyriste. C'est là une tâche pour laquelle, je l'avoue, je me sens peu doué, et cependant je ne songeai pas un seul instant à m'y dérober : j'eus craint que mon abstention ne fût interprétée comme un manque d'enthousiasme.

C'est, certes, comme le disait le Docteur Hertoghe à la manifestation du Professeur Ide, « une chose troublante et délicate que de faire l'éloge d'un homme actuellement présent et vivant ». Et cependant, j'entreprendrai cette tâche, mu par le désir de mettre tout simplement en évidence vos grandes qualités de cœur et d'esprit.

Louis Maldague naquit à Oisy, le 30 août 1879. Oisy est un petit village perdu au fonds des Ardennes. L'instruction du jeune Maldague fut confiée à un instituteur particulier, M. Gravelle de Monceau. Celui-ci s'aperçut bien vite des qualités exceptionnelles de son élève, et engagea ses parents à lui faire poursuivre ses études. Il fut ainsi envoyé à Carlsbourg, pour y entreprendre ses humanités, qu'il devait poursuivre ultérieurement au Collège Rollin, à Paris, où ses parents s'étaient entretemps fixés. Il rentra en Belgique en 1896 pour y faire sa rhétorique, au Collège N.-D. de Bellevue, à Dinant, et obtint finalement son diplôme d'humanité gréco-latine au Jury Central à Bruxelles.

En 1897, Louis Maldague s'inscrit à l'Université de Louvain pour y faire ses études de médecine. Le jeune étudiant se distingue bien vite par l'intérêt qu'il porte aux questions scientifiques et aux travaux de laboratoire, auxquels il allait consacrer une grande partie de son temps.

Dès 1900, il travaille au laboratoire du Professeur Denys et s'initie aux techniques de la bactériologie et de l'anatomie pathologique.

En 1901, il met à profit ses vacances, qu'il passait chez les siens à Paris, pour suivre les cours de vacances de Jean-Louis Faure, qui enseignait la chirurgie. Alors le jeune étudiant de 1<sup>er</sup> doctorat fait preuve d'initiative, d'énergie et de curiosité scientifique peu communes à cet âge : il improvise chez lui, avec des moyens de fortune, un petit laboratoire, achète des animaux et, apprenti sorcier, exécute pour son maître de quelques mois des analyses bactériologiques et des examens anatomo-pathologiques. C'était, rappelons-le, en 1901, à une époque où la clinique ignorait encore volontiers le laboratoire.

En 1902, Louis Maldague est nommé assistant à l'Institut de Bactériologie de Louvain, fonction qu'il devait remplir durant quatre années. Durant ce stage, il a l'occasion de s'initier à la carrière professorale : tout jeune médecin, son patron l'honore de sa confiance et le charge à diverses occasions de donner à sa place, le cours d'anatomie pathologique.

1906-1907 : deux années d'étude à l'étranger, l'anatomie pathologique chez Chiari, à Strasbourg, puis la pathologie et l'immunologie chez Hiss, Krauss et Wasserman, à Berlin.

A peine rentré au pays, Maldague est nommé chargé de cours et les chaires de Médecine Légale et d'Hygiène lui sont confiées. Les années suivantes, de nouvelles promotions devaient se succéder rapidement : en 1910, titulaire de la chaire de propédeutique et Professeur extraordinaire ; 1911, titulaire de la chaire de Pathologie Interne; 1914, Professeur ordinaire.

Vint août 1914 et la guerre. Le Professeur Maldague, lors du sac de Louvain, est arrêté, pris comme otage, échappe à l'exécution sommaire à laquelle sont voués quelques-uns de ses compagnons d'infortune et finalement est déporté en Allemagne. Il y reste prisonnier trois mois, trois mois durant lesquels, malgré l'opposition de ses gardiens, il s'ingénie à alléger le sort de ses codétenus malades.

Libéré et rapatrié, Maldague est invité à collaborer à une œuvre vaste et complexe : assurer tant bien que mal le ravitaillement du pays, lutter contre la dénutrition et les maladies auxquelles est exposée la jeunesse. C'est à cette noble tâche qu'il se consacra quatre années durant. A la demande de M. Van Brée, il s'occupe activement du ravitaillement du Nord de la France, pour lequel un Comité avait été fondé sous les auspices de la C. R. B. Il est invité par feu le Ministre Jaspar à faire partie du Comité Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance. Dans ce cadre, il crée et dirige des colonies pour enfants débiles à Hérent et à la Montagne de Fer, organise au Collège Juste-Lipse et au Collège du St-Esprit des cantines pour enfants sous-alimentés, inaugure des consultations pour enfants malades à l'Hôpital St-Pierre, assure la direction médicale de l'Institut du Champ Vert.

Après la tourmente, l'Œuvre Nationale de l'Enfance fut officiellement fondée et reconnue institution d'utilité publique. A sa tête fut placé un Conseil Supérieur composé de 40 membres choisis parmi les personnalités qui s'étaient particulièrement dévouées à l'Enfance durant la guerre. Et

tout naturellement le Professeur Maldague fut nommé Vice-Président du Bureau du Conseil Supérieur de l'Œuvre, la Présidence en étant assurée par le Ministre Jaspar. Il devait remplir ces hautes fonctions jusqu'en 1933.

En 1920, l'Université rouvre ses portes, les cours reprennent. Tout en restant titulaire des chaires de Pathologie Interne et de Propédeutique, Maldague crée à Louvain l'enseignement clinique et théorique de la Pédiatrie. Et à partir de ce moment, l'étude de l'enseignement de la Pathologie Infantile, ainsi que la réalisation des conditions matérielles nécessaires à ces tâches, constitueront l'objet majeur de ses préoccupations. Aussi quand, en 1933, à la suite du décès du Professeur Lemaire d'illustre mémoire, la chaire de Clinique Médicale devint vacante et lui fut offerte, il déclina d'abord cette offre, malgré tout ce qu'elle impliquait d'honneur et de considération. Son champ d'action était la Pédiatrie et il désirait que rien ne l'en vienne distraire. Cependant, sur l'insistance du Recteur Monseigneur Ladeuze, il dut finalement céder : il se sentit moralement obligé à accepter cette lourde succession. Le Professeur Maldague céda à cette époque la chaire de Propédeutique au Professeur Van Goidsenhoven, celle de Pathologie Interne au Professeur Lambin, mais il n'abandonna pas son service de Pédiatrie, l'enfant de prédilection, son œuvre à lui, sur laquelle il ne devait cesser de veiller jalousement. A partir de 1933 et jusqu'à son admission à l'Eméritat en 1948, il réussit cette gageure : mener de front deux services, deux enseignements, les faire vivre et prospérer.

Cher Maître,

Je viens de parcourir rapidement le chemin que vous avez tracé, qui mène d'un petit village du fond des Ardennes à cette solennelle séance académique. Et qui refait ce chemin pas à pas, en égrenant les années, en ne prenant que des vues fragmentaires qui évoquent de multiples et diverses activités, celui-là peut avoir l'impression qu'il suit une route sinueuse, aux nombreuses bifurcations. Mais si, arrivé au

terme de son voyage, il se retourne et prend une vue d'ensemble du trajet parcouru, il s'aperçoit qu'il n'en est rien. La voie est droite et large, simple et unie ; elle a pour nom : servir. La voie est fièrement marquée de nombreux jalons : travail, initiative, intelligence, énergie, désintéressement, conscience. La voie mène à un seul but, l'accomplissement intégral du devoir. Permettez-moi, cher Maître, de reconsidérer quelques-unes de vos activités sous cet angle. Les principaux bénéficiaires en ont été tout d'abord vos patients, et plus particulièrement vos petits patients, les enfants, malades, puis vos étudiants, vos anciens élèves, l'Université.

L'occupation de 14-18, nous l'avons vu, fut pour vous l'occasion de vous dévouer à l'enfance malheureuse. La guerre terminée, vous vous rendez compte qu'il y a là une tâche énorme à accomplir, une tâche à peine entamée. Vous vous y attelez immédiatement et la poursuivrez 30 années durant avec la ténacité, l'énergie et la clairvoyance qui vous caractérisent. Il s'agit de créer des centres de consultation et d'hospitalisation, d'assurer la formation pédiatrique des futurs médecins. Vous maintenez et développez le service de Pédiatrie que vous avez créé à l'hôpital durant la guerre. Mais les locaux manquent, vous êtes à l'étroit. Qu'importe ! Vous vous contenterez provisoirement d'une polyclinique. Les consultations y ont lieu trois fois par semaine, débutent à trois heures et se prolongent tard dans la soirée, 7 heures, 8 heures, 9 heures parfois, tant est grande l'affluence. Vous en assurez personnellement le service, avec l'aide d'un assistant et de deux infirmières dévouées, et celui qui est le plus fidèlement au poste, le plus constamment sur la brèche c'est — ainsi le veut la légende — le patron. En même temps, vous vous occupez personnellement des colonies de Hérent et du Champ-Vert, où vous créez une infirmerie modèle. Dès 1927, vous concevez un vaste et audacieux projet : doter l'Université d'un Institut de Pédiatrie moderne. Vous en étudiez et concevez les plans, vous parvenez, bravant des difficultés de toutes sortes, à réunir les fonds nécessaires. Et si depuis 1937, la Pédiatrie n'est plus, parmi les spécialités médicales, une parente pauvre, réduite à mendier de-ci de-là quelques lits en un coin de salle, si elle dispose actuellement d'un Institut

dont nous pouvons, à juste titre, nous enorgueillir et que l'étranger nous envie parfois, c'est, cher Maître, uniquement à vos qualités de cœur et d'esprit que nous le devons.

Chef des services de Pédiatrie et de Médecine Interne, vous avez une haute idée de vos fonctions et de vos responsabilités envers vos patients. Vous ne vous contentez pas de contrôler la marche du service de haut et de loin, mais tenez à voir les choses de près. Vous ne vous souciez pas seulement de diagnostic et de traitement, mais aussi du bien-être de vos patients. Mais la tâche est énorme et le temps manque. Qu'importe ! Vous arrivez tôt le matin, déjeunez à la clinique, et ne la quittez que le soir tard. Vous sacrifiez vos dimanches et les jours fériés, et ne vous accordez plus que de courtes vacances. Vous vous montrez dur pour vous-même, et généreux pour autrui, généreux de votre temps, de vos peines, de votre savoir. Vous servez votre prochain de la plus noble façon : sans rien en attendre en retour.

Professeur de Clinique médicale et de Pédiatrie, vous êtes pour vos élèves un maître savant et érudit, un guide sûr et dévoué. Les années passées dans les laboratoires d'anatomie pathologique et de bactériologie, au début de votre carrière, ont assuré votre formation scientifique. Vous vous êtes acquis une vaste culture générale. Aussi vous est-il possible de discuter de la pathogénie des affections les plus diverses avec une compétence qu'on ne retrouve plus que rarement chez les cliniciens actuels. Vous êtes un maître dans l'art si subtil de la propédeutique. Vous savez interroger un patient, vous savez l'examiner. Combien de fois ne me suis-je pas dit, après vous avoir vu procéder à un examen à la fois rapide, minutieux et complet : « Voilà du beau travail ». Ce travail, vos étudiants ne pouvaient pas en apprécier toute la perfection, car il faut être du métier, et depuis plusieurs années déjà, que pour pouvoir juger avec compétence de l'homme de l'art. Mais ce travail, vous l'avez répété devant vos élèves, sans vous lasser, d'innombrables fois, leur inculquant de la sorte, sans qu'ils s'en rendissent bien compte — au moment même du moins — la bonne manière de faire. Et ainsi ils sont légions les médecins de ce pays qui vous doivent le meilleur de leur formation.

Cher Maître,

Cet exposé ne serait qu'un reflet très imparfait de vos activités si une large part n'y était faite à vos travaux scientifiques et à vos publications. Le temps qui passe ne me permettra malheureusement pas de m'y attarder autant que je le désirerais.

Vous rapportez, dans une série de publications vos travaux de laboratoire, effectués pour la plupart au début de votre carrière. Ils ont trait à l'immunité et à la bactériologie.

En 1908, vous publiez les résultats de vos recherches sur les toxines du staphylocoque. Par des expériences précises et ingénieuses, vous établissez que la leucocidine et la staphylolysine sont deux substances distinctes, et vous en précisez le sort après injection à l'animal. D'autres études sont consacrées au diagnostic bactériologique de la fièvre typhoïde, à l'identification du vibron du choléra, au rôle du sérum sanguin dans la défense de l'organisme, à une épidémie microbienne survenue dans un élevage de poussins.

Dans une autre série de publications, vous étudiez diverses affections de l'adulte et de l'enfant. Citons les réactions périfocales, l'invagination intestinale, les tumeurs de l'hypochondre gauche, les hémorragies du tube digestif, la sténose hypertrophique du pylore, l'infantilisme intestinal, le syndrome infundilulo-tubérien, la maladie d'Ayerza, la polyomyélite, la syphilis gastrique, les sympathomes, l'érythroleucémie. Ce sont de magistrales mises au point, que vous enrichissez d'observations personnelles et originales. Elles apportent une contribution importante à la pathogénie, au diagnostic et au traitement de ces affections. Vous y faites preuve d'un remarquable talent d'exposition, la lecture en est engageante, le style aisé et élégant, souvent imagé. Oui, en vérité, tant par la forme que par le fond, ces études font honneur à l'école de Louvain.

Vous n'oubliez pas que la médecine est l'art de guérir, et vous proposez pour une série d'affections des méthodes de traitement neuves et efficaces : les injections de lacto-sérum



dans la maladie de Still, l'ouverture et le drainage des abcès sous-phréniques par voie antérieure, la résection du nerf splanchnique dans les viscéralgies abdominales incurables, la pénicilline dans l'ostéomyélite aiguë, le trioxyméthylène chez les porteurs de germes diphtériques. En 1929, à la réunion pédiatrique de Strasbourg, vous présentez le rapport sur l'anémie du nourrisson. Et c'est l'occasion pour vous de bien mettre en évidence la haute valeur thérapeutique du fer et des jus de fruits.

Cher Maître,

Il ne me reste plus qu'à vous dire notre joie, la joie qu'ont eue vos anciens assistants à organiser cette manifestation; la joie que ressentent aujourd'hui vos assistants, vos anciens élèves, vos amis à pouvoir vous témoigner publiquement leur admiration et leur reconnaissance, leur joie et également leur fierté !

La joie que nous éprouvons à pouvoir annoncer la création d'un Fonds Maldague destiné à encourager la recherche scientifique, et à vous offrir votre portrait, œuvre du peintre Opsomer, qui a su rendre magistralement les traits qui vous caractérisent : la bonté et l'intelligence, la droiture et l'énergie.

La joie, enfin, que nous prenons à pouvoir comprendre dans cette manifestation d'hommage, Madame Maldague et vos enfants ; ils sont encore, malgré tout, le plus beau fleuron de votre somptueuse couronne.

---

**DISCOURS DE M. J. P. HOET,**  
**Professeur à l'Université Catholique de Louvain,**  
**Doyen de la Faculté de Médecine.**

---

Monseigneur, très honorés Collègues,

Mesdames, Messieurs, Chers étudiants,

L'honneur m'échoit de m'associer, au nom de mes collègues de la Faculté de Médecine, à la manifestation d'hommage, d'admiration et de gratitude au Professeur Louis Maldaque.

L'initiative de la belle fête d'aujourd'hui appartient aux anciens assistants du Maître. Mais la famille médicale de Louvain m'a chargé de témoigner, à cette occasion solennelle, sa sympathie et son estime au collègue dont la carrière est intimement liée au développement de la Faculté d'aujourd'hui.

Cher Maître,

Votre enseignement de la pathologie médicale a toujours eu ses racines dans les sciences fondamentales : la bactériologie, l'anatomie pathologique et la physiologie. Ces branches prennent toute leur valeur didactique dans la formation que nous vous devons.

Nous gardons un souvenir vivace de votre lutte constante — après la tourmente de 14-18 — pour illustrer vos cours par des démonstrations anatomo-pathologiques et bactériologiques. Votre riche expérience clinique vous a permis de faire connaître aux praticiens toutes les formes de la poliomyélite infectieuse.

Vos leçons sur la tuberculose, tant du point de vue expérimental que clinique, nous ont permis de suivre l'étude biologique du bacille de Koch depuis l'effort scientifique de l'Ecole de votre maître Joseph Denys jusqu'à la streptomycine. L'opiniâtre lutte pour la création de l'enseignement de la Médecine Infantile a porté ses fruits : des voix autorisées nous félicitent de posséder un bel Institut de Pédiatrie en pleine activité : c'est votre œuvre, tous nous en sommes fiers.

Après l'occupation de 1940-45, vous avez remis en état, avec une énergie tenace, les services de clinique à l'Hôpital St-Pierre, profondément sinistré. Le souvenir de vos efforts continus pour refaire le cadre de votre enseignement, dans des circonstances souvent adverses, sera maintenu avec reconnaissance au sein de la Faculté.

D'ailleurs, vous avez toujours servi l'idéal universitaire avec éclat, tant comme membre de la Commission supérieure d'hygiène, qu'en qualité de Président de la Société Médico-chirurgicale du Brabant et Président de notre Société Nationale de Médecine Interne. En toute occasion vous défendiez les conceptions les plus élevées de l'art et de la science médicales. Avec un sens social averti, vous avez pris à cœur la présidence de la section de Louvain de la Ligue Antituberculeuse. L'esprit de collaboration, maintenu par votre assiduité et par votre activité, a conduit cette œuvre prophylactique à une efficacité appréciée hautement par tous nos citoyens.

Je sens le besoin d'élargir ma tâche : je n'hésite pas à vous témoigner la très vive gratitude de nombreuses familles de collègues de notre Université et de confrères de tout le pays ; en d'innombrables circonstances pleines d'inquiétudes et d'angoisse, votre science et votre bonté ont rendu la santé à des êtres chers et la sérénité à toute la maisonnée.